



Philippe HOURCADE, « *Madame de Pompadour et le théâtre des cabinets du Roi* », Editions Michel de Maule, Paris, 2014, 206 pages, annexes, index des noms, illustrations (N & BI) dans le texte, 20 euros

On le sait, madame de Pompadour, rentrée en grâce il y a un siècle déjà avec les travaux de Pierre de Nolhac qui, le premier, en fit un portrait fidèle, ne cesse depuis une décennie d'attiser

de nouveau la curiosité favorable de la communauté historienne, en France comme à l'étranger. Les biographies et les études spécialisées, les expositions aussi, se succèdent à bon rythme et les sites sur la Grande Toile se multiplient, toutes et tous affinant notre connaissance d'une personnalité exceptionnelle, aux multiples aspects, trop longtemps résumée par sa position à la Cour et ses relations avec le roi. On sait son rôle dans la floraison des Arts et des Lettres, la circulation des idées. On connaît moins – les non-spécialistes en tout cas – la place importante que le théâtre occupa dans sa vie privée et publique. Devenue la maîtresse de Louis XV, madame de Pompadour ne se départit point de ses goûts. Quatre saisons durant, de 1747 à 1750, elle organisa des spectacles déclamés ou bien chantés dans les Petits Appartements, autrement dit l'espace privé du roi, renouant ainsi avec une tradition de théâtre de société à la Cour abandonnée depuis la fin du grand règne. De 1751 à 1753, ce fut

en son château de Bellevue qu'elle convia de rares élus à assister aux représentations.

L'engouement pour le théâtre de société, l'envie de se produire en spectacle et le plaisir qui l'accompagne de se faire applaudir par un cercle choisi d'amateurs avertis étaient en vogue depuis longtemps parmi la bonne société du XVIII^{ème} siècle. La Duchesse du Maine, madame du Châtelet et d'autres grands noms encore, quoique moins illustres, s'illustrèrent de la sorte dans leurs hôtels, et leurs domaines, bien avant Marie-Antoinette. Mais avec madame de Pompadour, cette théâtromanie aristocratique (re)devint un élément de la vie de cour, elle revêtit donc sinon une signification du moins une dimension nouvelle. La marquise s'entoura d'une troupe de sociétaires, acteurs aussi bien que musiciens et danseurs, à laquelle elle donna des statuts qui ne laissaient guère de place à un amateurisme dépourvu de culture et de vrais talents. La fine fleur de l'entourage royal s'y agréa : le Prince de Dombes et le Prince de Turenne, les marquis de Sourches et de Courtanvaux, le Comte de Langeron, la Duchesse de Brancas, la Comtesse de Choiseul, le Duc d'Ayen, le Duc de Chartres, etc.

On n'est pas moins impressionné par l'ampleur des programmes et la diversité du répertoire, comique aussi bien que tragique : l'année 1750, ainsi, voit 13 journées de représentation d'une dizaine d'œuvres, parfois d'un ton assez libre, des meilleurs auteurs et compositeurs de l'époque – Mouret, Favart, notamment – déjà consacrés par le public parisien.

Ce petit livre, quoique traitant d'un sujet neuf, est d'une ambition trop modeste pour n'être pas borné de limites bien étroites. Attaché exclusivement ou presque à dresser l'inventaire des circonstances matérielles du théâtre des Petits Appartements royaux et à inventorier son répertoire, il ne décrit qu'assez peu les comportements, ne fait qu'esquisser les mentalités, suggère sans s'y attarder une possible influence sur la dramaturgie du temps et, ainsi que son auteur le confesse, laisse dans l'ombre – ou, si l'on préfère, dans les coulisses – madame de Pompadour, quoique parée du rôle-titre. Cependant, bien des traces, directes et indirectes, permettent de se convaincre que ces quelques années furent pour la marquise celles d'un vrai bonheur et pour la Cour de Versailles le temps retrouvé de son influence culturelle.

Marc VIGIÉ